

Les ENQUÊTES de LOUIS FRONSAC

Jean d'Aillon

LE  
SECRET  
DE L'ENCLOS  
DU TEMPLE



En pleine Fronde,  
pourquoi resurgit  
le trésor des Templiers ?

Flammarion

Le grand de la publication

Les ENQUÊTES de LOUIS FRONSAC

# LE SECRET DE L'ENCLOS DU TEMPLE

1647. La France souffre, les cabales se multiplient, le pouvoir se fissure. Poussé par la bourgeoisie écrasée d'impôts, le parlement de Paris tente d'imposer à Mazarin une constitution limitant le pouvoir royal. Le cardinal se cabre. Et le pays l'imité. Quand débute ce qui va dégénérer en sanglante guerre civile, le comte de Bussy fait une découverte étonnante : sa maison de l'enclos du Temple cache un message chiffré écrit par le dernier grand maître des templiers, document qu'il porte à Louis Fronsac, réputé pour son habileté à résoudre les énigmes. Au-delà du temps, ces deux événements ont-ils un lien entre eux ?

Et qui a découpé en quartiers l'un des valets de chambre du favori du duc d'Orléans, crime que Gaston de Tilly, ami du même Fronsac, est chargé de découvrir ? Pourquoi Bussy a-t-il enlevé une jolie veuve ? Quelqu'un agit-il dans l'ombre pour multiplier les émeutes, attiser le brasier, faire régner la peur et s'appropriier le trésor de l'Ordre ? Quel est donc le secret de l'enclos du Temple ?

*Né en 1948, Jean d'Aillon vit à Aix-en-Provence.*

*Depuis plusieurs années, il raconte avec talent, exactitude historique et brio les aventures de Louis Fronsac, l'homme aux rubans noirs, dans des ouvrages à succès – dont La Conjuración des Importants, L'Énigme du clos Mazarin, Le Dernier Secret de Richelieu... – qui lui attire à chaque épisode un public aussi passionné que fidèle.*

Flammarion

LE  
SECRET  
DE L'ENCLOS  
DU TEMPLE

DU MÊME AUTEUR

**Aux éditions le Grand-Châtelet**

*La Devineresse*

**Aux éditions Le Masque**

*Attentat à Aquae Sextiae*

*Le Complot des Sarmates*

*L'Archiprêtre et la Cité des Tours*

*Nostradamus et le Dragon de Raphaël*

*Le Mystère de la chambre bleue*

*La Conjuraton des Importants*

*La Lettre volée*

*L'Exécuteur de la haute justice*

*L'Énigme du clos Mazarin*

*L'Enlèvement de Louis XIV*

*Le Dernier Secret de Richelieu*

*Le Vie de Louis Fronsac*

*L'Obscure Mort des ducs*

*Marius Granet et le trésor du palais comtal*

*Le Duc d'Otrante et les Compagnons du soleil*

**Aux éditions Jean-Claude Lattès**

*La Conjecture de Fermat*

*Le Captif au masque de fer*

*Les Ferrets de la reine*

*L'Homme aux rubans noirs*

*Les Rapines du duc de Guise*

*La Guerre des amoureuses*

*La Ville qui n'aimait pas son roi*

*Juliette et les Cézanne*

**Aux éditions J'ai Lu**

*Marseille, 1198*

*Paris, 1199*

*Londres, 1200*

Jean d'Aillon

LE  
SECRET  
DE L'ENCLOS  
DU TEMPLE

Flammarion

© Flammarion, 2011  
ISBN : 978-2-0812-5166-3

## QUELQUES PERSONNAGES

Jacques d'Alibert, *surintendant du palais d'Orléans*  
Louis d'Astarac, *marquis de Fontrailles*  
Charles de Baatz, *seigneur d'Artagnan, gentilhomme au service du cardinal Mazarin*  
Jean Bailleul, *premier clerc de l'étude des Fronsac*  
Louis Barbier de La Rivière, *seigneur de Petit-Bourg, abbé, favori du duc d'Orléans*  
Margot Belleville, *intendante de la seigneurie de Mercy*  
Louis de Bourbon, *prince de Condé, dit « le Grand Condé », cousin du roi*  
Armand de Bourbon, *prince de Conti, frère du prince de Condé*  
Claude de Bourdeille, *comte de Montrésor*  
Philippe Boutier, *conseiller au Parlement*  
Nicolas Bouvier, *secrétaire et cocher de Louis Fronsac*  
Antoinette Bouvier, *mère de Nicolas*  
Guillaume Bouvier, *homme à tout faire et concierge, frère de Jacques*  
Jeannette Bouvier, *cuisinière des Fronsac*  
Nicolas Campi, *valet de chambre du comte de Franquetot*  
Jean de Choisy, *chancelier du duc d'Orléans*  
Père Clément, *moine de la Merci*  
Jacques Dufresne, *chirurgien, valet de chambre de M. Goulas*  
Madeleine Dufresne, *sotte femme*  
François Desgrais, *exempt au Grand-Châtelet*  
Marie-Françoise Durier, *tenancière de l'auberge Le Loup et le Porcelet*

Simon Antoine Dreux d'Aubray, *lieutenant civil de la prévôté et vicomté de Paris*

Basile Fouquet, *abbé de Barbeaux, frère de Nicolas Fouquet, espion du cardinal Mazarin*

François, *laquais de Gaston de Tilly*

Louis Fronsac, *fils du notaire Pierre Fronsac, chevalier de Saint-Michel et marquis de Vivonne*

Léonard Goulas, *secrétaire des commandements du duc d'Orléans*

Jehan Guillaume, *exécuteur de la haute justice de la prévôté de Paris*

Mathurine Guillaume, *sa fille*

Paul de Gondi, *coadjuteur de l'archevêque de Paris, futur cardinal de Retz*

Jean La Goutte, *sergent au Grand-Châtelet*

Germain Gaultier et sa sœur Marie, *domestiques*

Michel Hardoin, *époux de Margot Belleville*

Guy Joly, *conseiller au Châtelet*

Ghislain de Maffécourt, *ancien cheveu-léger de la maison du roi*

Gaspard Maurecourt, *fermier à Mercy*

Jules Mazarin, *président du Conseil royal*

Gilles Ménage, *abbé, secrétaire de Paul de Gondi*

Marie Bonneau de Miramion, *jeune et riche veuve*

Robert Miron, *maître des comptes, conseiller au parlement de Rouen, colonel du quartier de Saint-Germain-l'Auxerrois*

Jean Molé, *seigneur de Champlâtreux, intendant de Picardie*

Mathieu Molé, *premier président du parlement de Paris*

Gaston d'Orléans, *frère de Louis XIII*

Marie de Rabutin, *marquise de Sévigné*

Guy de Rabutin, *frère de Roger, chevalier de Malte*

Roger de Rabutin, *comte de Bussy*

Hugues de Rabutin, *grand prieur de France des hospitaliers de Malte*

Antoine Rossignol, *chef du bureau du Chiffre*

Pierre Séguier, *chancelier*

Gaston de Tilly, *procureur du roi*

François de Vendôme, *duc de Beaufort*

Catherine de Vivonne-Savelli, *marquise de Rambouillet*



*Le Secret de l'enclos du Temple*

Julie de Vivonne, *nièce de la marquise de Rambouillet, épouse de Louis Fronsac*

Vincent Voiture, *poète*

Joseph Zongo Ondedei, *maître de chambre de Mazarin et espion*



# PREMIÈRE PARTIE

*Décembre 1647*

*Crimes et mystères autour de l'enclos du Temple*



# I

**E**n cet après-midi du dimanche 15 décembre 1647, la voiture de M. de Rabutin, comte de Bussy, remontait lentement la rue du Temple enneigée. À l'intérieur, sur une banquette de velours cramoisi, Roger de Rabutin, maître de camp<sup>1</sup> du prince de Condé, songeait à sa vie passée et à son avenir. En face de lui, sommeillait son ordonnance, François de Saint-Félicis, un jeune homme de vingt ans, ainsi que son valet de chambre, Lazare. Deux cheval-légers de son régiment escortaient le carrosse.

Deux jours auparavant, Roger de Rabutin avait quitté son château fortifié de Chaseu, près de Laizy, dans sa Bourgogne natale. Même s'il aimait entendre babiller ses trois filles, Diane, Charlotte et Louise-Françoise, il n'éprouvait guère l'envie de rester là-bas depuis la mort de sa femme. Le lugubre château, avec ses grandes tours, dont l'une servait encore de donjon, son fossé rempli d'eau croupie et son pont-levis, lui rappelait trop le malheur qui l'avait frappé.

Il soupira. Allait-il oublier plus facilement sa chère épouse dans la capitale ? Rien n'était moins certain.

Il allait avoir trente ans, songeait-il avec morosité. Comme il avait quitté le collège de Clermont – le célèbre établissement des jésuites de la rue Saint-Jacques – à seize ans pour rejoindre le régiment de son père, il avait passé presque la moitié de sa vie à faire la guerre pour son roi.

Il ne regrettait pas son engagement ; après tout le métier des armes était le seul qu'on sache bien exercer chez les Bussy, mais

---

1. L'équivalent de colonel.

il se sentait las. Au cours de ces dernières années, la fortune n'avait jamais été au rendez-vous, alors que les rebuffades, les blessures et les fièvres ne lui avaient pas fait défaut. Certes, il avait les titres de conseiller d'État et lieutenant général des armées du roi en Nivernais, mais il n'était toujours que capitaine-lieutenant et maître de camp d'un régiment d'infanterie de douze compagnies. Et sa bourse se montrait toujours aussi plate, alors que le train de vie d'un lieutenant général des armées du roi exigeait une solide fortune.

Pourquoi Mazarin ne lui proposait-il pas une charge de maître de la cavalerie légère qui lui ouvrirait la voie à la commission de maréchal de camp ? N'était-il pas l'un des meilleurs capitaines de l'armée de Condé ? Ayant interrogé le Prince, celui-ci lui avait répondu que certaines de ses aventures galantes avec des dames mariées, et plus encore l'impertinence de ses boutades, lui portaient préjudice. Ce pourrait-il qu'il ait raison ?

Il chassa cette idée. Il n'était pas plus hardi auprès des femmes que le Prince lui-même, ni plus insolent que lui.

Une autre question le taraudait : et si la cause de sa défaveur à la Cour tenait tout simplement au prince auquel il s'était lié ? On lui avait rapporté que lorsque Louis de Bourbon avait demandé pour lui la charge de lieutenant du roi en Nivernais – une charge qui lui venait de son père –, la reine avait failli la lui refuser, justement parce qu'il était son affidé.

Il songea à nouveau à l'année qui venait de s'écouler, une année noire, tant pour son maître, Louis de Bourbon prince de Condé, que pour lui-même. Par manque de moyens, la campagne de Catalogne avait tourné au désastre avec l'abandon du siège de Lérida, et il avait contracté une fièvre quarte qui l'avait obligé à rentrer précipitamment en Bourgogne.

Heureusement, il allait mieux, et goûter aux plaisirs de Paris lui ferait certainement du bien. Il verrait sa cousine Marie, ses amies, la marquise de Rambouillet peut-être. Les fêtes de Noël seraient sans doute bien douces chez son oncle, le grand prieur.

Il avait besoin d'en profiter, car l'année 1648 ne serait pas bonne, il le sentait déjà. Le Prince, vu à Dijon la semaine précédente, lui avait dit qu'ils partiraient sans doute en Flandre, vers Arras. Mais Louis de Bourbon ne croyait guère que Mazarin lui

donnerait les moyens de vaincre les Espagnols. Le cardinal le craignait trop pour lui offrir un peu de gloire. Afin d'obtenir la paix, Mazarin comptait plus sur les *combinazioni* conduites à Munster que sur une éclatante victoire contre les Espagnols.

Et s'il n'y avait pas de victoire, il n'y aurait pas de butin, pas de promotion, pas de charge de maître de camp général pour lui.

Comment parviendrait-il à s'enrichir pour faire face à ses obligations et doter ses filles ? Peut-être devrait-il épouser une riche veuve ? Il en parlerait à sa cousine qui connaissait tant de monde ! Mais il lui faudrait une belle et avenante veuve, se dit-il en retenant un sourire. Autre éventualité : se faire écrivain. Ayant une jolie plume et un réel talent, pourquoi n'écrirait-il pas un roman ? Une idée lui trottait déjà dans la tête : un récit sur les histoires d'amour de la Cour, mais quelque chose de plus gaillard que *L'Astrée*. Il l'appellerait *l'Histoire amoureuse des Gaules*. Pour autant, avait-on jamais vu un romancier faire fortune ?



Son carrosse s'arrêta devant le portail du Temple : une poterne fortifiée voûtée sur croisée d'ogives encadrée par deux tours à archères et surmontée d'une salle des gardes. Reconnaisant le blason des Rabutin sur les portières du carrosse, l'officier de service, en manteau des hospitaliers, fit signe au cocher de passer devant les voitures et les cavaliers qui attendaient.

Comme toujours, la foule était nombreuse à vouloir entrer dans l'enclos, lieu d'asile et de franchise ; les débiteurs s'y trouvaient à l'abri de leurs créanciers ; la prostitution y était plus que tolérée ; les taxes sur les marchandises insignifiantes.

Ils eurent ensuite quelques tracas à traverser la grande cour qu'on appelait le préau du Temple. À toute heure du jour, des badauds circulaient, attirés par les baraques d'artisans et les marchands de légumes installés le long du mur d'enceinte. D'autres échoppes, plus nombreuses encore, se situaient dans la cour de *l'Indemnité* et dans les ruelles derrière l'église. Par privilège du Temple, tous ces métiers n'avaient pas à respecter maîtrises et jurandes ni à payer d'impôt.

Sur le côté gauche de la cour, le cabaret du *Chêne Vert* débordait de clients et beaucoup de montures étaient attachées devant son écurie. Autour du grand abreuvoir central, quelques valets tentaient de briser la glace pour faire boire mules et chevaux.

L'enclos du Temple ressemblait à une petite ville. D'ailleurs, quand les templiers avaient construit cette cité fortifiée hors des murailles de Paris, ils l'avaient appelée la Villeneuve. Une poterne, dans l'actuelle rue du Chaume, permettait d'y entrer en venant de la ville.

Dans son carrosse, Roger de Rabutin était secoué dans tous les sens bien que la voiture avançât lentement, la cour boueuse étant défoncée par des ornières et des trous masqués par la neige. Finalement le véhicule passa un grand portail cintré surveillé par deux gardes débonnaires avant d'arriver dans la cour de l'*Indemnité* où se trouvaient d'autres baraques d'artisans et les cuisines du grand prieur. À partir de là, le chemin était pavé.

La voiture continua une dizaine de toises pour s'arrêter dans une dernière cour entourée d'écuries et de la sellerie. À droite ouvrait un passage voûté qui communiquait, par quelques marches, avec un jardin. En face, une allée conduisait au grand donjon du Temple, qu'on appelait familièrement la grosse tour.

M. de Saint-Félic sortit le premier et sauta au sol, suivi du valet de chambre. Ensuite, tenant la porte, l'ordonnance laissa descendre son capitaine qui serra son manteau autour de lui en frissonnant, ressentant une petite poussée de fièvre attestant qu'il n'était pas guéri.

— Rien n'a changé depuis huit mois, remarqua-t-il en balayant les lieux du regard, tandis que Saint-Félic lui tendait son épée qu'il glissa dans le baudrier de son pourpoint de velours.

Déjà deux garçons en livrée se précipitaient pour prendre leurs bagages. Les cheveu-légers mirent pied à terre alors que Bussy empruntait le passage voûté conduisant au jardin. Arrivé dans une allée encore enneigée, il la remonta sur quelques toises. Le grand marronnier plusieurs fois séculaire, dont il aimait tant l'ombrage en automne, dressait toujours ses branches dénudées devant la terrasse de l'hôtel des prieurs. Qu'il aimait cet endroit, se dit-il, en grim pant les marches du perron avant de pénétrer dans le bâtiment dont un valet lui avait ouvert la porte.



L'hôtel était construit en équerre. La partie en façade formait la demeure du grand prieur, tandis que l'aile transversale se voyait réservée au personnel de service qui habitait aussi dans les bâtisses de la cour de l'*Indemnité*, tant l'hôtel était exigu.



D'un geste amical, Bussy salua l'intendant qui, dans le petit vestibule, conversait avec une jeune femme de chambre. Il lui glissa quelques mots de courtoisie, eut un regard galant vers la domestique – qui le lui rendit – et grimpa quatre à quatre l'escalier jusqu'au grand salon où il savait trouver son oncle. Celui-ci lisait, effectivement, devant la cheminée.

— Bonsoir, mon oncle ! lança Bussy en entrant.

— Roger ! Je t'attendais pour plus tard dans l'après-midi ! Tu as fait bon voyage ? demanda le grand prieur Hugues de Rabutin en se levant lourdement.

Il avait soixante-six ans, de la goutte, et un peu trop d'embonpoint.

— Le meilleur possible, compte tenu des bourrasques et de la neige ! Comment va Paris ?

— Paris t'attend, mon neveu ! Et j'ai une surprise pour toi...

— Une surprise ?

— Oui, mais nous irons demain, car il commence à faire sombre et tu dois avoir envie de te reposer, surtout après cette fièvre. Tu vas mieux, au fait ? Ta chambre est prête. J'ai déjà fait allumer un feu. Tes gens logeront dans les bâtiments de la cour de l'Intendance, comme d'habitude, sauf ton valet de chambre qui a un lit sous les combles.

— Vous venez de trop en dire, mon oncle, s'amusa Bussy en écartant les bras pour accoler Hugues. De quelle surprise parlez-vous, et pourquoi ne puis-je la voir tout de suite ?

— Tu n'as pas changé, mon garçon ! plaisanta le prieur, toujours aussi impatient !

— Je suis un soldat, mon oncle, comme vous ! En amour comme à la guerre, qui tarde trop perd la bataille ! répliqua le comte d'un ton faussement martial qui fit sourire le vieil homme.

— Tu as raison, et ce n'est pas moi qui vais te contredire, tu le sais !

C'était justement par sa rapidité d'exécution que Hugues de Rabutin avait conquis le titre de grand prieur de France qui lui rapportait cent mille livres de rente par an. À la mort de son prédécesseur, M. de La Porte — un oncle de Richelieu —, Hugues de Rabutin, commandeur des hospitaliers, avait précipité l'élection et été élu, alors même que le chevalier de Guise — appuyé par Gaston d'Orléans — était le candidat de la Cour.

La régente Anne avait été prise de court par ce choix, mais n'avait osé défier les dignitaires hospitaliers, d'autant que le nouveau grand prieur n'était pas d'un caractère facile et ne se serait pas laissé facilement évincer.

— Te sens-tu capable d'aller un peu marcher dans l'enclos ? s'enquit Hugues de Rabutin.

— Bien sûr, mon oncle ! Je suis assis depuis ce matin dans cette infernale voiture !

— Alors allons-y ! Va prévenir mon valet de chambre qu'il me porte mes bottes et mon manteau. Je te rejoindrai dans le vestibule.



Roger de Bussy s'exécuta. Après avoir parlé au valet, il retrouva Saint-Félic et l'intendant dans l'entrée de l'hôtel. Ce dernier expliquait à l'ordonnance où logerait l'escorte. Les bagages du comte de Bussy-Rabutin étaient déjà là et le valet de chambre attendait qu'un domestique les monte dans l'appartement de son maître ; en vérité une petite chambre bien mal chauffée.

Bussy donna quelques informations à Saint-Félic, dont c'était la première venue au Temple, et le prévint qu'il ressortait avec son oncle. Il terminait ces explications quand le grand prieur arriva couvert d'une épaisse pelisse et accompagné d'un laquais qui portait son chapeau.

L'oncle et le neveu sortirent seuls. Le grand prieur reprit alors sa conversation, tandis qu'ils se dirigeaient vers l'arrière de l'hôtel.

— Tu sais que les revenus de l'Ordre ont beaucoup augmenté depuis que j'en suis le prieur, Roger, et que ma crainte était que

le Mazarin, qui est perpétuellement à la recherche d'argent, ne soit tenté de nous en larronner une partie, comme le roi d'Espagne l'a fait avec le grand prieuré de Castille.

— Je m'en souviens, mon oncle, et comme je te l'avais promis, j'en ai parlé à Mgr de Condé afin qu'il intervienne en votre faveur.

Roger de Rabutin s'en souvenait d'autant plus qu'il s'agissait d'une discussion remontant à la fin de l'hiver dernier. Son oncle lui avait promis quatorze mille livres de rente s'il parvenait à convaincre le Prince d'empêcher que l'on ponctionne les revenus de l'Ordre.

— Condé a fait ce qu'il a pu, Roger, je te le certifie. Hélas, nous surestimions son influence auprès du Mazarin qui est parvenu à nous piller quand même une partie de nos bénéfices. Pourtant, avec l'appui du Prince et de ses amis, j'ai réussi à démembrement une partie de nos terres qui resteront à l'abri du rapace sicilien. Il est donc juste que tu profites de ce que j'ai pu sauver ! C'est pourquoi j'ai décidé de te remercier par le cadeau que tu vas découvrir, conclut-il dans un petit rire grinçant.

Ils avaient traversé la cour de l'Intendance et, par une poterne sous un bâtiment où logeaient des religieux, pénétrèrent dans le cloître qui entourait l'église et servait de parvis. En vérité, c'était un cloître incomplet qui n'avait que deux galeries à arcades en arcs brisés surmontées de charniers pour les os du cimetière.

Le sol gelé se révélant glissant, Roger tenait son oncle par le bras. Ils passèrent devant la rotonde, la nef circulaire de la vieille église des templiers, construite suivant le modèle de celle du Saint-Sépulcre, puis continuèrent sur un petit chemin, sorte de ruelle bordée de boutiques, avant de déboucher sur un groupe de maisons serrées dans l'ombre du grand donjon. Il y avait là des échoppes, dont celle d'un épicier qui, ayant trouvé la recette d'une tisane purgative, connaissait depuis un prodigieux succès.

Le grand prieur s'arrêta devant l'une des maisons contre laquelle se dressaient des échafaudages. C'était une vieille bâtisse de pierre à un étage, un peu de guingois, avec une porte voûtée en ogive et une minuscule fenêtre en façade. Au-dessus de la porte était creusée une croix templière.

— Comment tu la trouves ?

— La maison ?

— Oui, elle est à toi !

— À moi !

Roger de Bussy resta sans voix. Que voulait dire son oncle ?

— Elle appartenait à un vieux chevalier de l'ordre qui me l'a cédée pour un prix fort honnête, poursuivit le prieur en prenant son neveu par l'épaule. Tu es mal logé dans mon hôtel qui menace ruine, et où il fait trop froid. Cette maison aussi était en ruine, mais j'ai fait refaire la toiture. Encore quelques semaines de travail et elle sera habitable. Elle n'est pas très grande, mais tu pourras recevoir du monde et loger tes gens. Il est impossible de la visiter maintenant, car c'est le maître maçon qui en a la clef, mais tu le trouveras ici demain matin.

Bussy ne savait que dire tant il était ému. Loger dans l'enclos du Temple constituait un privilège que même des Grands ne pouvaient s'offrir, et lui aimait tant cet endroit !

— Ce n'est pas tout, mon neveu, sais-tu à qui appartenait cette maison ?

— Non, mon oncle...

— C'était la maison de Jacques de Molay...

— Le grand maître du Temple ? Celui que...

— ... Philippe le Bel a fait brûler vif sur l'île aux Juifs en 1314, oui. Tu vas habiter dans la maison du dernier grand maître de l'Ordre !

Roger de Bussy demeura alors un long moment silencieux et immobile, troublé à l'idée qu'il allait habiter dans la maison de Jacques de Molay ! Le dernier grand maître du Temple. Son fantôme hantait-il les lieux ?



Mise en page par Meta-systems  
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELIN000216.N001  
Dépôt légal : mars 2011